

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 49

Artikel: Emigrés en Australie
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225531>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lo miméro su sti papai ! No sein milionnéro, no dou !

— Mâ... mâ... fasâi Luvi ein guegneint lo papai. Oi ! l'est veré ! L'est bin mé que iè marqua cein. Mâ... mâ... Charrette de charrette ! N'est pas possibillio ! L'est on gaillâ de pé Avignon que l'a dzâ gagnâ les cinq millions !

Tré lo beliet et guegne lo miméro : l'étâi marqua L. 78462. Lo gros lot l'étâi po lo miméro d'apri ! Lo Luvi l'avâi mau marqua su lo papai à son frère !

Olliâo dou pourro lulus l'ant fé 'na mena à faire trantzî onna tsaudaire dé laci. Pierro l'étâi onco pllie è toumi et desâi :

— Té, t'a min de fenna. Por mé, gâa la Sophie ! quienna débordonnaie cein va fère tsi no !

Olli pourro Pierro l'étâi tant épouairâo, tant vergognâo, que sé dépatâ de s'ein allâ à pî po rarrévâ vé la né âo velâzdo.

Lo notairo l'a oiù que lo gros lot l'étâi ein Avegnon. S'est bin maufâi que lo père Tortsenâ l'étâi via tot solet.

A la vèpra, l'a passâ avoué son tenomobile pé dévant l'hôto de son quasu cousin. La oiù la Sophie que bouélâve :

— Bâogro de chenapan, de rouédu, de pandoure ! Tsanero de malabare ! L'étâi rein que po alla coratta pé Paris avoué ton galavaudeu de frère que t'a tot cein inventâ ! Mâ l'est lo bet. Vu m'ein allâ, sti iâzdo !

— Bin se te vâo !

— Te sarâi prâo conteint, serpeint ! Vu restâ ique, po té mourgâ !

Lo notairo l'a de : « Pourro Pierro ! »

Suzette à Djan-Samuêl

Embarrassés. — Les Bolomey, en villégiaturé aux Ormonts, ont invité l'ami Fattébert à venir passer deux ou trois jours dans leur chalet. Après deux semaines, l'invité ne parle plus de son départ.

— On ne s'en débarrassera donc pas dit Louis Bolomey à sa femme ! Que faire ?

— Fais lui remarquer que sa femme doit s'en ennuier et qu'il n'est pas très bon de la laisser plus longtemps seule !

— C'est ce que je lui ai dit ce matin même.

— Et alors ?

— Il vient de téléphoner à sa femme de venir le rejoindre...

LA VENGEANCE DE MADAME PANCHAUD

COMME il était aussi croque-mort, on soupçonnait le garde-champêtre Pidou d'avoir volé sa moustache dans le cercueil d'un vétéran de Septante, et, pour la nuit, de la mettre sous verre. Car elle s'étalait devant lui comme un trophée historique, et la pipe qui fumait éternellement par dessous semblait n'avoir d'autre office que de préserver ce souvenir illustre de la moisissure et des mites. Les jours d'enterrement, quand il menait l'honneur, tout d'abord on ne voyait qu'elle, et ses belles ailes retombantes comme les rubans aux couronnes funéraires. Ce n'est qu'après qu'on découvrirait Pidou lui-même, long zigue osseux couleur de croûte, et ses énormes brodequins cirés à bloc, qu'un éventail de cors l'obligeait à chausser quelques numéros au-dessus, et qu'il poussait devant le corbillard comme deux cercueils en miniature.

A l'adieu, après que le fossoyeur avait lâché dans la fosse sa pincée de terre symbolique, — tout doucement pour que le bruit ne tombât pas trop fort sur le cœur de la parenté, — que le pasteur avait dit l'amen et l'assistance pris le chemin de la collation, alors Pidou renvoyait sa carlette d'alpaga gris sur la nuque, tombait la veste, et, sa pipe rallumée, s'en allait tirer des soutes du corbillard la bouteille et le verre, puis le verre dressé contre le ciel, c'était régulièrement : « A ta santé, l'ami ! » Après quoi, le verre faisait les trois tours entre Pidou, le fossoyeur et l'agent paisiblement assis parmi les couronnes et les fleurs.

Le restant de l'année, il vaquait à son vignelage, comme vous et moi, grimpaît à la fraîche au parchet, le foussoir dans la hotte, tirait au premier soleil la chemise de son dos, et de la hotte la piquette et le fromage des premiers dix-heures, qui se font à sept, rempoignait l'orne jusqu'au bateau de neuf heures, s'arrêtait, sé-

chait la bouteille de piquette, remoulait longuement sa dernière croûte sur ses fausses dents à l'ombre des feuilles bleues, puis sur le coup de midi remontait sa moustache à l'angle de la prison.

Et comme il n'y a dans le pays ni champs ni rien à garder, hormis la vigne au moment du raisin, son office de garde-champêtre ne prenait à vrai dire que là, au premier essaim d'étrouneaux. Alors il décrochait du mur une vieille personne de carabine, qui se souvenait d'avoir chassé le lièvre aux siècles où il y en avait, passait le cordeau à treillis dans le canon, fourrait de grosses cartouches à faire du bruit dans son gilet, et pan-pan-pan, douze fois par jour Pidou lâchait son coup à la vermine du ciel, en faisant sonner le pays à la ronde de la Cornallaz au Pont de Moudon. Car chez nous, pour chasser l'oiseau, il n'est pas nécessaire, comme on dit, d'aller prendre la pie au nid. Ces échelles de murets font porte-parole d'étage à étage. Et que le coup parte du Calamin ou de Cully, il vous fait lever tous les volatiles de la Bastioule au Treytorrens, et de la Chapotanne à Baussan. Pidou s'installait donc contre le mur du cimetière, le derrière au frais dans la mousse, la tête à l'ombre d'un cyprès, sa carabine entre ses jambes. Et comme sa vigne à lui était par hasard la plus proche, ce n'en était que mieux. Ses risques personnels le tenaient en éveil. Vous étiez sûr, quand il lâchait sa bordée, qu'une bestiole, mésange ou gremillette, avait porté ses vues sur le chasselas de Pidou.

Son emploi comportait bien encore quelques babioles, comme d'envoyer au lit les enfants qui courent les ruelles après le couvre-feu, de semoncer les gens malpropres qui envoient les ordures des plantages sur la voie publique, et de verbaliser contre la volaille divagante. Mais il n'en avait cure, en sorte que le syndic, qui s'ennuyait de trouver si peu de monde à punir, l'arrêta un beau jour, et lui dit un peu fort : « Et que si vous tenez à l'emploi, Pidou, je vous avise qu'il faudra voir à m'apporter deux ou trois procès-verbaux d'ici peu. » Pidou revint de là, la moustache pendante, et résolu à verbaliser sur le champ contre le bourg entier... pour leur apprendre. Mais ce jour ni le lendemain, nulle âme au Bourg ne lui en donna sujet. Les poules de Vaudroz, coutumières pourtant de la divagation, se trouvaient cette fois serrées au poulailler. Le couvre-feu sonnait, pas une trotinette, pas une courate, pas une clougne ne troublaient plus la paix des ruelles. Le matin, comme un fait exprès, les ordures des jardins brûlaient sagement derrière les murs, répandant à l'orée du bourg cette bonne odeur de cochon fumé avant-courrière des temps froids.

Et Pidou en perdait la patience, mais non la soif. Et comme il revenait chaque fois, entre ses infructueuses tournées, prendre conseil au tonneau de rapondu, vers midi il se trouvait entre gris et blanc à ruminer sur le trottoir, quand il reçut sur sa carlette un petit os de poule tombé de la fenêtre de Mme Panchaud. Par exemple... « Alors, madame, c'est comme ça qu'on jette ses ordures sur la voie publique ? » gronda Pidou vers l'étage, où Mme Panchaud avait encore la tête passée entre les géraniums. « Oh ! mille pardons, monsieur Pidou... Si j'avais pu penser que vous étiez dessous... C'était un tout petit os, monsieur Pidou, pour votre chat. » — « Pour mon chat ? pour mon chat ?... C'est ce qu'on verra, madame Panchaud. » — Et Pidou, virant des croquenots, rentra droitement à sa cave, s'assit sur la banquette et brouillonna son rapport.

Mme Panchaud était de cette crème de personnes qui n'ont jamais tiré les ailes à une mouche, épinglé un papillon, ni levé la langue sur le prochain, et qui passent leur vie en robe noire à cause de tout le malheur qui afflige le pauvre monde, les chats perdus, les assassins, les buveurs, les Russes, les rosiers sous la neige. « Ce pauvre monsieur Pidou qui va s'imaginer... » se disait-elle en retirant sa tête entre les géraniums.

Ce fut bien autre chose quand elle reçut l'assignation municipale à comparaître « en chair et en personne en son audience du 30, aux fins

de s'entendre notifier, etc., etc... relativement à la pollution des places et voies publiques. » Elle pensa d'abord en défunter à même l'escalier, puis se traîna à son fauteuil, y pleura comme une fillette toute la demi-journée, et le soir elle était au lit avec une fièvre qui lui faisait dire des bêtises. Et puis se releva le surlendemain, toute blanche et brisée, avec de méchants plis aux coins du nez, et, disait la sage-femme, toute changée de caractère. Le jour de l'assignation on la vit passer avec sa capote de jais, attifée comme pour aller au prêche, et revenir de même sans dire mot à personne, sans caresser les chats sur les portes, comme elle faisait d'habitude. Puis elle s'enferma.

La première neige tomba en Gourze. Cette pauvre dame Panchaud ne pensait pas seulement à rentrer ses géraniums. Mais Pidou, qui s'en étonnait, et qui levait un jour le nez vers la fenêtre pour voir « si cette vieille caïque ne se déciderait pas bientôt à rentrer ses vases, » reçut comme par hasard un ces petits vases sur la figure, qui la lui fendit du nez au menton. En sorte qu'il fallut le conduire au médecin, saignant tout le sang de son corps, et que pour lui coudre les bords ensemble, le docteur dut, ma foi, lui raser la moustache, et la lui renvoyait peu après, dans une boîte, avec la note.

Paul Budry.

EMIGRES EN AUSTRALIE

A Fanchette à Jean-Louis arriva l'autre jour au bureau des postes d'un village du Gros-de-Vaud, pour consigner un paquet. Le buraliste, après avoir lu l'adresse :

— Ma pauvre Fanchette ! Alors, tu crois qu'un colis fagoté comme le tien, un simple papier et une ficelle toute rapondu, arriverait en bon état à Brisbane, tout là-bas, au fin fond de l'Australie ? Tel qu'il est, je l'accepterais tout juste si c'était pour Yverdon, en encore. Qu'as-tu mis dans ce colis ?

La Fanchette, toute penaude d'être ainsi apostrophée par le buraliste, pourtant un camarade d'école, déclara :

— Ce que j'y ai mis ? Eh bien, rien que de bonnes choses. C'est pour ma belle-sœur, l'Elise, qui s'est donc mariée avec mon frère David, comme tu dois le savoir. D'abord, le plus beau boutefâ que j'ai trouvé à la cheminée. Ensuite, un vacherin de la Vallée, pas trop « fait », pour qu'il soit prêt à être consommé, en arrivant. Et pour finir, deux paquets de « Grandson » bien secs, comme David les aimait, avec quelques poires « Duchesse » pour les enfants. Tu vois, rien que des choses qu'on ne trouve pas dans cette Australie ; je le suppose du moins.

Le buraliste avait écouté en souriant cette nomenclature :

— Ma pauvre Fanchette ! Où crois-tu que c'est, l'Australie ? C'est un peu plus loin que Bottens, en tout cas. A part les cigares, le reste ne tiendrait pas le voyage. Tes « duchesses » seraient blettes avant d'arriver sur le bateau. Quant au vacherin, mieux vaut ne pas y penser ! Le boutefâ... passe encore, s'il est bien sec et bien fumé ; il faudra le loger dans une boîte en fer-blanc. Maintenant, il faut six semaines au moins, par courrier postal, pour l'Australie. A moins que tu veuilles porter ton cadeau directement à ta belle-sœur, par avion ? Mais ça te reviendra un peu cher, Fanchette.

Celle-ci, toute épouvantée par la proposition du malicieux buraliste, s'écria :

— Monté ti possible ! Moi, aller en avion ? J'espère bien mourir une fois, de ma belle mort, mais dans mon lit et non pas dans un de ces engins où on est d'abord « émélue » et ensuite encore rôtie.

Le buraliste qui s'était amusé à épouvanter la brave Fanchette, conclua :

— Les femmes, vois-tu, sont bonnes pour préparer la lessive, pour surveiller le poulailler et pour faire les bricelets à Nouvel an ; mais pour faire un colis pour l'étranger, mieux vaut ne pas vous en mêler.

François Belot, l'épicier, qui attendait une communication téléphonique et qui avait entendu cette conversation, dit :

— Ecoutez-voir, madame Perrotzet. Je suis de l'avis du buraliste. Votre colis est à refaire. Si vous voulez passer à ma boutique, dans un moment, je vous arrangerai ça. J'ai tout ce qu'il faut pour l'emballage.

La Fanchette, heureuse de cette aimable proposition, accepta.

— Vous êtes rudement gentil, François, de me sortir ainsi de l'embaras. Et puisqu'il faut refaire le colis, je veux y ajouter une bouteille de notre vieux kirsch. Je suis sûre que ça fera plaisir à mon frère et je pense que, dans ce pays-là, ils ne doivent pas savoir ce que c'est qu'une bonne goutte d'eau-de-cerises distillée à la maison, au petit alambic. Vous mettez aussi quelques tablettes de chocolat pour les enfants. Il y en a déjà deux, nés là-bas. Dans une demi-heure, j'enverrai ma gamine avec la bouteille et une lettre que vous mettez dans le colis. J'ai d'abord fait de mettre deux mots pour qu'ils sachent ce qui se passe par ici. Je mettrai aussi le dernier Conteur où il y a justement une de ces bonnes blagues en patois, de Marc à Louis. Cela fera rire David.

Une heure après, l'épicier avait préparé le colis. La Fanchette en prit possession et alla le consigner.

— Le voilà, ton colis, dit-elle au buraliste. J'espère que, cette fois, il sera en règle. Jamais je n'aurais cru qu'il fallait tant d'histoires avec votre poste.

* *

Trois mois après, le facteur se dirigea vers la « carrée » cossue des Perrotzet, tout au bout du village. La Fanchette était au jardin, en train de cueillir de la salade.

— Hé là-bas ! Madame Perrotzet ! Une lettre qui, d'après les timbres, me fait l'effet de venir d'un peu plus loin qu'Echallens.

La Fanchette s'essuya les mains à son tablier et jeta un coup d'œil sur l'enveloppe.

— C'est sûr, facteur, qu'elle vient de loin. C'est l'Elise, ma belle-sœur d'Australie qui aura reçu mon colis. Je lui avais envoyé quelques gourmandises du pays, pour lui faire plaisir. Pourvu que la bouteille de kirsch soit arrivée entière !

Et, en hâte, elle rentra à la cuisine pour prendre connaissance de la lettre qui disait ce qui suit :

Ma chère Elise,

On ne veut pas attendre une paire de semaines pour te faire savoir qu'on a bien reçu ton colis en bon état et qu'on t'en remercie mille fois. A quoi as-tu pensé, ma chère Fanchette, de nous gâter de la sorte ! Si tu avais pu voir David sortir son couteau militaire qui a un tire-bouchon, pour vite goûter ce kirsch. Tu n'aurais pas pu lui faire un plus grand plaisir, vois-tu. Et les enfants ! Si je les avais laissés faire, je crois que les huit tablettes de chocolat y auraient passées, et pourtant on sortait de dîner. Le bourefâ était en parfait état parce que tu l'avais choisi bien sec. On le goûtera dimanche. Je voulais mettre des côtelettes de kangourou, avec des haricots, mais je crois que ton bourefâ leur fera plus plaisir. Quel dommage qu'on n'ait pas des poireaux, par ici, pour mettre avec. Ça nous rappellerait les bons diners de campagne, dans le canton de Vaud. On y pense souvent, à notre beau pays. Mon homme me disait encore hier, en rentrant des champs : « Charrette ! Vois-tu, Elise. On avait tout de même de rudes bonnes choses, chez nous, à la maison. Il y a des moments où je donnerais bien trois moutons pour trois débris de Burignon ! » Que veux-tu, Fanchette... C'est le Vaudois qui ressort. Autrement, tout le monde est bien. Et à la fin de l'année, on trouve tout de même son compte, après avoir passé par bien des tracés. C'est comme partout ; on n'a rien sans peine. Il faut travailler dur et je n'ai pas souvent le temps de me regarder dans la glace, surtout depuis qu'il y a les enfants.

Ce que tu m'écris, rapport à l'Adèle au boursier, ça ne m'étonne pas. Ça a toujours été une coureuse et sa « chenoille » d'homme, le Philippe, ne valait guère mieux qu'elle. A propos de ce Salomon Brunoesvique, pourquoi ton père y achète encore ? Il doit pourtant se rappeler

comme il a été enguésé avec la jument, la « Gri-se » qui a été possive et qu'il avait pourtant payée le lard du chat. Afin bref. Je ne veux pas t'ennuyer avec ces histoires, mais si tu vois l'Albert, le dragon, dis-lui qu'on n'a pas encore mal tourné, comme il le prédisait à tout le monde, quand on est parti. Bien au contraire. En tout cas, je ne changerais pas mon David contre lui, tout dragon qu'il est.

Là-dessus, bien des choses à tout le monde, par chez vous. Embrasse bien père et mère et les enfants. J'ai lu dans une « Gazette » que les pommes de terre ont bien donné, en Suisse. Tant mieux ! J'allais oublier de te dire de nous abonner au « Conteur Vaudois » pour trois ans. Ça nous rapprochera du pays. Tu régleras ce que ça fait et on s'arrangera quand on viendra, probablement en 1936, si on est encore de ce monde.

Ça fait que, porte-toi bien et écris-nous un peu plus souvent.

Affectueusement,

Elise.

F. Wœfli.



CAMBILLON

Conte d'autrefois tel que me l'a dit Jean-Louis.

Pipe-en-bec, un peu surpris de se voir si lestement exaucé par son accorte bourgeoise, se trouva donc tout à coup seul au logis, maître de céans, tenant en main le pochon, absolument chef et roi devant la marmite de son foyer.

— Commençons voir d'abord par en bourrer une, se dit-il à haute voix. Ça donne des idées... Coquine de Zélie, va ! Comme elle a promptement compris et défilé la parade ! C'est qu'elle est fine comme un grillet... Maintenant, ce n'est pas le tout que ça : il s'agit de me tirer sans trop de vergogne de mon pari ; sinon, gare les vengeances ! pauvre Trabetzet !... Tout d'abord, saperlotte ! c'est qu'il faut commencer par relayer. Ceci veut encore aller tout seul... Bon !... Mais, après, quel plat faudra-t-il bien mettre cuire ? Midi est bientôt là... Des macaronis, on en a eu hier... Des choux, on a mangé le dernier dimanche... Attends voir, Casimir Cambillon, tu n'es pas si bête : quand on tient le pochon par le manche, il faut savoir s'en servir à son goût et selon sa fantaisie... C'est en règle. Je m'en vais me préparer mon plat, celui que je préfère, celui que Zélie me fait de sept en quatorze, quand j'ai fait une bonne tirée, et que mes reins sont démanquillonés... J'entends une bonne, une puissante bouillie au riz et au fromage, quelque chose de cossu, de ravigotant, de réussi, qui ait là, du goût, de l'odeur et du remontant... Oh ! la bouillie au riz, mes amis ! la bouillie au riz, bien épaisse, grasse mêlée avec du beurre et de belles tranches de bon demi-gras, capable de faire tenir droite la cuiller et de remplir tout le district d'un parfum à faire éternuer les jaloux... Oh ! mes amis ! la bouillie au riz, mais c'est mon bonheur ! c'est toute mon enfance ! Je m'en vais m'en préparer un plat, mais un plat, à ma guise, et dont Zélie me dira des nouvelles... A l'œuvre, Casimir ! Soyons d'attaque !

Pipe-en-bec eut en vérité un beau moment de joie, d'indépendance et d'enthousiasme. A l'avance, en songeant au plaisir entrevu et promis par son génie, en eût pu le voir se poulécher les babines et l'entendre fredonner une petite marseillaise de circonstance :

Aux armes, Pipe-en-bec !
Prépare bien ton bec !

Sur quoi, il crut entendre un vieux pic de la forêt dire en passant, dans un écho plein d'impertinence :

Désarme, Pipe-en-bec !
Sinon, gare à ton bec !

— Poison de pic ! va, se dit Casimir. Qu'il

se mêle de ce qui le regarde ! S'il y a des diables pour faire parler les oiseaux aujourd'hui, qu'ils viennent seulement ici se faire vousoyer. On n'en a pas peur.

Sur ce, Cambillon prit une poignée de rebibes, entassa joliment son bois sur le foyer et y mit le feu.

A peine avait-il vu la flamme des copeaux s'élever gaîment en l'air, qu'il entendit une autre voix, très connue celle-là, celle de « Pinzon », sa petite vache valaisanne, qui se mit à beugler à l'écurie.

Parbleu ! c'était son heure, et la pauvre bête négligée avait l'air de bramer en des accents suppliants :

O Zélie !
Tu m'oublies !
Que j'ai faim,
Dans mon coin !

— Oui, oui, ma Pinzon ! Casimir est là ! N'aie pas peur. Mais attends une minute... Il faut que j'aïlle, avant toute chose, chercher de l'eau, sans quoi mon feu flambera pour rien et ma marmite me fera des farces.

Sur ce raisonnement, Cambillon prit sa boille et alla la remplir à la fontaine. A son retour, il en versa trois bonnes casses dans la marmite et se mit à souffler avec ardeur sur les tisons fumeux d'un bois trop vert.

— Pouh ! Pouh !... Tu vas rire, ma Zélie, en goûtant la bonne assiette que te prépare ton mari. Pouh ! c'est tout plaisir... Pouh !... Diable de fumée !...

Au moment où il se redressait pour se frotter les yeux et s'essuyer deux larmettes tombées au champ d'honneur, les mugissements plus accentués encore de Pinzon se firent entendre de l'étable

— Encore !... Un peu de patience !... Ne faut-il pas, avant que d'aller gouverner, que je verse dans l'eau mon riz pour l'attendrir et le faire crever ??... Pardine ! Minute ! Pinzon, on y va.

Cela dit, Pipe-en-bec dénicha un petit sac de riz bien fermé : il en versa le tout dans la marmite, et, armé de son pochon, il se remit à remuer avec un sérieux qui avait l'air de dire :

« Une heure solennelle sonne !... Moqueurs et jaloux, ne m'embêtez pas ! »

En vérité, l'ancien commis et taupier en retraite était beau à voir dans cet instant de grave et sérieux office.

Cependant, sa majesté eut à souffrir subitement d'un accroc qui lui fut pénible : un coup malencontreux du pochon vint heurter sa pipe ; elle tourna dans ses dents, et, le couvercle ouvert, son contenu tabagique tomba dans la marmite.

— Poison de couvercle ! cria Pipe-en-bec avec angoisse. Voilà une sorte d'épice que Zélie n'a pourtant pas mis souvent dans ma soupe... C'est égal ! Casimir ! Allons toujours ! Brassons le commerce ! Gare au brûlon ! La vapeur saura bien corriger le goût et faire filer le Griesbach.

Dans cet instant de réflexions quelque peu angoissées, la vache de Trabetzet mugit pour la troisième fois.

(A suivre.)

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Le dimanche...

Le dimanche, je me promène
N'importe où, mais sans oublier
Pour rester frais, dispos, amène,
De boire un « DIABLERETS », aimé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.